

FIGARO ILLUSTRÉ

IGNACIO ZULOAGA

I. ZULOAGA. — LA VEILLE DE LA COURSE DE TAUREAUX (*fragment*)

Chemins de Fer de l'Ouest

EXCURSION

Sur la Côte nord de Bretagne DE GRANVILLE A BREST

Mont-Saint-Michel, Cancale, Baie de Saint-Malo, la Rance,
Baie de Saint-Brieuc, Paimpol, Roscoff, etc.

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest délivre, à partir des Fêtes de Pâques et jusqu'au 31 octobre, une carte d'abonnement spéciale qui, moyennant 100 francs pour la 1^{re} classe et 75 francs pour la 2^e classe, permet à celui qui en est porteur de partir d'une gare quelconque du réseau pour une gare à son choix de la ligne de Granville à Brest, avec droit d'arrêt sur son parcours, de circuler ensuite librement, pendant un mois, non seulement entre Granville et Brest, mais aussi sur tous les embranchements de cette ligne qui conduisent à la mer, et, enfin, une fois ses excursions terminées, de revenir à son point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Toute personne qui souscrit, en même temps que son abonnement, un ou plusieurs autres abonnements en faveur des membres de sa famille, précepteurs, gouvernantes et domestiques habitant avec elle, sous le même toit, bénéficie, pour ces cartes supplémentaires, des réductions indiquées ci-après :

		1 ^{re} CLASSE	2 ^e CLASSE
1 ^{re} Carte Prix pleins.		100 francs	75 francs
2 ^e — Réduction de 10 o/o		90 francs	67 fr. 50
3 ^e — — 20 o/o		80 francs	60 fr. »
4 ^e — — 30 o/o		70 francs	52 fr. 50
5 ^e — — 40 o/o		60 francs	45 fr. »
6 ^e — et au delà — 50 o/o		50 francs	37 fr. 50

Pour plus de renseignements, s'adresser à toutes les gares du réseau qui délivrent ces cartes à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance.

Chemins de Fer d'Orléans

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FAMILLE

En vue de donner de nouvelles facilités pour les déplacements des personnes qui voyagent en famille, la Compagnie d'Orléans vient de soumettre à l'homologation de l'Administration Supérieure une proposition ayant pour objet de délivrer pendant toute l'année aux familles composées d'au moins trois personnes des billets collectifs de toute gare à toute gare distante d'au moins 125 kilomètres.

Les membres de la famille admis au bénéfice de ces billets sont : les père, mère, enfant, grand-père, grand-mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille et les serveurs de la famille.

Les délais de validité sont les mêmes que ceux des billets d'aller et retour ordinaires.

Les prix s'obtiennent ainsi : pour les trois premières personnes : prix des billets d'aller et retour ordinaires ; pour chaque personne en sus, à partir de la quatrième, réduction de 50 o/o sur le prix des billets simples applicable aux trajets d'aller et retour. Chacune de ces personnes supplémentaires bénéficie ainsi, par rapport au prix déjà réduit des billets d'aller et retour actuels, d'une nouvelle réduction de 25 o/o en 1^{re} classe et de 30 o/o en 2^e et 3^e classes.

Ces facilités applicables aux déplacements de courte durée, sont indépendantes de celles qui existent actuellement pour les vacances, les bains de mer et les stations thermales ; ces dernières sont elles-mêmes améliorées de la manière suivante :

Les prix sont ramenés aux taux des nouveaux billets ci-dessus, ce qui représente pour les trois premières personnes une réduction supplémentaire de 8,3 o/o en 1^{re} classe et de 3,3 o/o en 2^e et 3^e classes.

La durée de validité (33 jours ou 30 jours) est étendue à 2 mois sans supplément et à 3 mois avec supplément de 20 o/o.

Ces nouvelles facilités données aux voyages de familles seront certainement très appréciées.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare Paris-Quai-d'Orsay une exposition permanente d'environ 1.600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes, des régions desservies par son réseau.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

EXCURSIONS EN DAUPHINÉ

La Compagnie offre aux touristes et aux familles qui désirent se rendre dans le Dauphiné, vers lequel les voyageurs se portent de plus en plus nombreux chaque année, diverses combinaisons de voyages circulaires à itinéraires fixes ou facultatifs, permettant de visiter à des prix réduits les parties les plus intéressantes de cette admirable région :

La Grande-Chartreuse, les Gorges de la Bourne, les Grands-Goulets, les massifs d'Allevar et des Sept-Laux, la route de Briançon et le massif du Pelvoux, etc...

La nomenclature de ces voyages, avec prix et conditions, figure dans le Livret-Guide-horaire P.-L.-M qui est mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau ou envoyé contre 0 fr. 85 en timbres-poste adressés au Service Central de l'Exploitation (publicité), 20, boulevard Diderot, Paris.

Le "SAVOIE - EXPRESS"

Train de luxe de jour, composé d'un wagon-restaurant et de wagons-salons de la Compagnie des Wagons-Lits, circulera trois fois par semaine, à partir du 1^{er} JUILLET, entre Paris, Aix-les-Bains, Chambéry, Évian et Genève, et sera continué par un train ordinaire entre Annemasse et Chamonix.

ALLER : les Mardi, Jeudi, Samedi

RETOUR : les Lundi, Mercredi, Vendredi

ALLER :	RETOUR :
PARIS. dép. 8 30 mat.	CHAMONIX. dép. 5 13 mat.
AIX-LES-BAINS. 4 28 soir.	LE FAYET-St-GERVAIS. 6 15 —
CHAMBERY. 4 54 —	ÉVIAN. 8 10 —
GENÈVE. 5 26 —	GENÈVE. 9 28 —
ÉVIAN. 7 18 —	CHAMBERY. 10 10 —
LE FAYET-St-GERVAIS. 9 18 —	AIX-LES-BAINS. 10 36 —
CHAMONIX. arr. 10 43 —	PARIS. arr. 6 31 soir.

Chemins de Fer du Nord

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 octobre

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Prix (non compris le timbre de quittance) et durée du trajet au départ de Paris

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-DESSOUS	BILLETS HEBDOMADAIRES ^(a)			BILLETS D'EXCURSION ^(b)		DURÉE du TRAJET
	1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe	2 ^e classe	3 ^e classe	
Berck.	31 »	24 15	17 »	11 15	7 35	3 h. 1/2
Boulogne (ville).	34 »	25 70	18 90	11 10	7 30	3 h. 1/2
Calais (ville).	37 90	29 »	21 85	12 35	8 10	3 h. 1/2
Cayeux.	29 30	23 05	15 95	11 »	7 25	3 h. 1/2
Conchil-le-Temple.	28 80	22 50	15 75	9 75	6 35	3 h. 1/2
Dannes-Camiers.	31 70	24 40	17 50	10 50	6 85	4 heures
Dunkerque.	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 h. 1/2
Etaples.	30 90	23 95	17 »	10 35	6 75	3 h. 1/2
Eu.	25 40	20 10	13 70	8 85	5 75	3 h.
Ghyvelde (Bray-Dunes).	39 95	31 15	23 40	12 50	8 20	3 h.
Gravelines (Petit-Fort-Philippe).	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 h. 1/2
Le Crotoy.	27 90	21 95	15 15	10 25	6 75	3 heures
Leffrinckouke.	39 40	30 55	23 05	12 50	8 20	3 h.
Le Tréport-Mers.	25 75	20 35	13 90	9 »	5 85	3 h.
Loon-Plage.	38 75	29 90	22 50	12 50	8 20	4 h. 1/2
Marquise-Rinxent.	35 60	26 80	20 05	11 75	7 70	4 h.
Noyelles.	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h.
Paris-Plage (Tramway du 15 mai au 15 octobre).	32 10	24 95	18 »	11 35	7 75	3 h. 1/2
Quend-Fort-Mahon.	28 30	22 15	15 45	9 60	6 25	3 h.
Saint-Valéry-sur-Somme.	27 15	21 35	14 75	9 30	6 05	3 h. 1/2
Wimille-Wimereux.	34 55	26 10	19 30	11 25	7 40	3 h.
Woincourt.	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h.
Zuydcoote.	39 80	30 95	23 25	12 50	8 20	3 h.

(a) Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales. Des carnets comportant cinq billets d'aller et retour sont délivrés dans toutes les gares et stations du réseau à destination des stations balnéaires ci-dessus, — le voyageur qui prendra un carnet pourra utiliser les coupons dont il se compose à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.

(b) Valables pendant une journée les dimanches et jours de fêtes légales. Une réduction de 5 à 25 % est faite selon le nombre des membres de la famille.

NOTE IMPORTANTE. — Pour les heures de départ et d'arrivée, ainsi que pour les autres billets spéciaux de bains de mer, consulter les affiches.

Vingt et unième année.

AOÛT 1903

Deuxième série. — N° 161

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 1^{er} samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE L'ACTRICE CONSUELO
(Au Musée de Brème)

Ayuntamiento de Madrid



L'ATELIER DE L'ARTISTE A EIBAR

IGNACIO ZULOAGA

PAR une dérogation spéciale aux affirmations de la géométrie, la ligne droite est le chemin le plus long pour connaître l'Espagne.

Celle-ci est tout entière en dehors de la grande route qui conduit chaque année quelques milliers de touristes d'Irun à Madrid, avec le petit embranchement sur Tolède, et de Madrid à Séville, avec le prolongement, déjà méritoire, de Séville à Grenade.

L'on s'en revient fièrement après avoir découvert Velazquez — car on ne voit pas Velazquez, on le découvre, — discuté Goya, entrevu le Greco, et méprisé Murillo. Une course de taureaux, une flânerie nocturne autour de la Giralda ; pour les gens fastueux, l'émotion tarifée et la gloire d'avoir sa montre chipée par les gitanos



Cliché Panajou frères (Bordeaux).

M. IGNACIO ZULOAGA

de la compagnie Cook ; — et voilà un ignorant de plus. Heureux quand cet ignorant ne fait pas un livre à son retour pour révéler l'Espagne aux Espagnols.

Or les Espagnols ont la sagesse de ne pas vouloir la connaître. Ils y vivent, c'est assez. Ils y vivent une vie puissante et antique, instinctive, intrinsèque. Ils font partie intégrante du sol et des villes, des montagnes et des masures. Ils constituent tout ce grand mystère d'un pays trop connu et pas assez exploré. Dès qu'un étranger met le pied dans quelque coin de cette terre, elle se replie sur elle-même, se cache, s'évanouit ou se transforme, comme les paysages des contes, abusant le voyageur de formes illusoire et d'apparences vaines. Elle ne redevient elle-même que lorsque le voyageur est parti.



I. ZULOAGA. — PROMENADE APRÈS LA COURSE DE TAUREAUX

Toute notre ambition doit donc se borner à recevoir quelques brusques et puissants aperçus. Si nous avons sur l'Espagne des idées toutes faites, nous sommes perdus. Si nous n'apportons pas beaucoup d'attention, de simplicité et de modestie à étudier

cette vie intense et cachée, nous ne la comprendrons point. Si nous n'avons pas la conviction que les Fables de la Fontaine sont beaucoup plus espagnoles que *Carmen*, et que Louis XIV a enrichi le répertoire des sottises célèbres d'une de ses plus



Gliché J. M. Cañellas.

I. ZULOAGA. — LA RUE DE L'AMOUR
A M. Carl Faellé, de Barmen

grosses perles lorsqu'il a prononcé qu'il n'y avait plus de Pyrénées, nous ne sommes dignes que d'avoir le Bædeker pour Bible, et les décors de l'Opéra-Comique pour images de la contrée.

C'est pour ces raisons et pour quelques autres encore que l'on verra, au cours de cette étude, que la personnalité et l'œuvre de M. Ignacio Zuloaga sont aussi difficiles à expliquer qu'elles sont attrayantes et loyales.

Lorsque, peu de temps après la frontière passée — qu'est-ce ici que deux heures de chemin de fer? — on s'écarte de la grande ligne pour se rendre de Zumarraga à Eibar, on se trouve soudain au milieu de contrées insoupçonnées qui ont la fertilité verdoyante de la Touraine et le pittoresque montueux du Jura. Des cultures plantureuses, des industries, des mines, donnent à cette région des privilèges de richesse et d'activité. On traverse une ville insoupçonnée, Vergara, qui est douée d'une beauté altière et farouche dont Fontarabie ne peut donner qu'un pâle avant-goût. Le temps passe sans que l'on s'en aperçoive tandis que la route monte et descend au milieu de tant de labeur et de fraîcheur.

Et l'on est à Eibar, sorte de Tolède du nord, où toute une population forge des armes à feu, damasquine des coffrets et des bijoux, trempe des lames de sabres et de coutelas; où il y a encore des nains comme ceux de Velazquez et une église tapissée de boiseries sans pareilles.

Une vieille maison, entre autres, est parmi des jardins, avec, à proximité, des hangars, des étables, des ateliers. Image de l'Espagne elle-même, elle est tout unie, simple, et comme petite à l'extérieur, et, dès le seuil franchi, offre la surprise de salles immenses et d'escaliers monumentaux. C'est la contre-partie de cette autre image non moins fréquente et non moins véridique



Cliché J.-M. Conéllas.

I. ZULOAGA. — UNE LOGE AUX COURSES DE TAUREAUX
A. M. Tchoukine

de la même Espagne, où l'on voit des façades de palais admirables dissimuler simplement de misérables cours de ferme qui n'ont pour dorure que celle du fumier, ou des portails d'église tout brodés de féeriques sculptures être simplement la préface d'un atelier de charron ou d'un magasin de hardes militaires.

Cette maison est celle de Placidio Zuloaga et de ses ascendants, armuriers, damasquineurs de grands-pères en petits-fils, artistes d'oncles en neveux, gens pleins d'énergie, d'endurance, d'esprit d'entreprise, pratiques et rêveurs, c'est-à-dire cherchant dans le rêve des tâches qu'ils réaliseront demain en se jouant. Placidio Zuloaga, rénovateur de l'incrustation sur métaux en Espagne, grand, nerveux, caractérisé, violent, courtois, spirituel, comme un personnage de Cervantès, officier de la Légion d'honneur chez

nous, et oublié des honneurs chez lui, ce dont il se console.

Un tel caractère est fait d'opiniâtreté, de verve et d'indépendance, et ces qualités se transmettent comme le plus sûr et le plus noble patrimoine.

De ce père et dans cette maison est né, en 1870, le peintre Ignacio Zuloaga. Son arrière-grand-père exerçait la profession d'armurier; son aïeul avait beaucoup contribué au développement et à l'entretien de l'*Armeria real* et il avait été lié avec Goya. Quant à Placidio Zuloaga, qui avait, comme on voit, de qui tenir, il vint dans sa jeunesse à Paris, où il fut ouvrier d'art, étudia avec Liénard, travailla à la manufacture de Sèvres, avant de revenir à Eibar diriger la vieille maison, et répandre à travers le monde ces fers sombres et polis, relevés d'or, qui ont été

depuis imités par maints concurrents. Ajoutons, pour compléter la dynastie, que le vieux et vaillant chef de la maison a un frère, Daniel, qui a donné à Ségovie une extension brillante à la céramique d'art, que deux autres oncles d'Ignacio sont ou furent des peintres, que de ses tantes furent mariées à des artistes, et

lorsqu'on saura tout cela, on n'aura plus qu'à apprendre, tout naturellement, que la vocation de notre peintre rencontra les plus grands obstacles, et que ses débuts furent les plus pénibles que l'on saurait imaginer.

Ignacio fit d'abord l'apprentissage du métier de damasquiner,



I. ZULOAGA. — PORTRAITS DE DANIEL ZULOAGA ET DE SES FILLES
Au Musée du Luxembourg

se refusant à devenir, comme son père l'aurait souhaité, un ingénieur. Il pouvait déjà gagner sa vie avec ce métier lorsque son père l'emmena un jour avec lui dans un voyage à Madrid. La vue des œuvres renfermées au Prado mit cet enfant dans un état extraordinaire. Je voudrais éviter de vous dire qu'il admira Velazquez, mais ce qui a plus de saveur, c'est que le portrait d'homme en noir avec la collerette de dentelle, par le Greco,

distança pour lui tout le reste, et l'on sait quel reste ! Il supplia son père, séance tenante, de le laisser devenir un peintre. Don Placidio consentit à lui acheter une boîte de couleur, tout en lui annonçant qu'il s'opposerait énergiquement à ses projets. Alors, du premier coup, Ignacio fit du gentilhomme portraituré par le vieux Theotocopuli une de ces copies inexplicablement complètes et belles, qu'un peintre exercé en son art serait inca-

pable de mener à bien, mais qu'un enfant passionné accomplit sans savoir pourquoi ni comment. Ignacio Zuloaga a conservé cette copie qui a gagné une belle patine et pour laquelle on lui a déjà offert un gros prix mais dont il a fait comme un vœu de ne se séparer jamais.

Cette épreuve ne fut point jugée comme décisive. Le père continua de s'opposer à ce que son fils devint peintre, au point de vue de son intérêt bien entendu ; sa tendre et excellente mère, aussi, au point de vue du salut de son âme. Toutefois, il fit si bien, après ces difficiles tiraillements, qu'on le laissa partir pour Rome. Il y resta quelques mois à peine, dans le malaise d'une atmosphère qui n'était point celle de son tempérament, et dans le trouble de ces doutes qui sont pour un débutant pires que la plus noire nuit.

Il s'arracha à Rome, à la mal'aria académique, et vint droit

à Paris. L'idée n'était point si mauvaise, puisque jadis son père l'avait eue, mais c'était en même temps que le vrai commencement d'une carrière d'artiste, le commencement des luttes et des épreuves. La légitime fierté, le sentiment de la dignité, cette idée juste et salutaire qu'un homme ne saurait trop tôt conquérir son indépendance dans la vie sont des traits fortement marqués chez les jeunes gens d'Espagne, depuis le paysan jusqu'au fils de famille, et font qu'un Zuloaga, arrivé à Paris par un acte de volonté, tient à cœur d'agir, de se tirer d'affaire et de se faire sa place comme s'il était absolument déshérité et seul sur la terre. Cela est rude, mais cela trempe une énergie.

Ignacio Zuloaga avait tout à se créer, la situation, le talent même. Il n'avait à ce moment que dix-neuf ans, car ce premier voyage date de 1889. Du moment qu'il n'avait pas voulu recourir par les moyens que lui offrait son propre pays, à la voie acadé-

mique, qui a assuré à certains de ses contemporains de beaux succès mondains et de considérables fortunes, il n'était pas très vraisemblable qu'il cherchât chez nous à s'orienter de ce côté-là. Il ne connut donc de l'École des Beaux-Arts que par ce qu'on en voit les fenêtres du Louvre. Dès son arrivée, il s'établissait à Montmartre, rue Cortot, et s'essayait à peindre des réalités de la rue. Il faisait en même temps la connaissance d'un être charmant, bizarre, original, délicieux, le sculpteur Paco D'Urio, un compatriote, un petit homme et un grand artiste, un hidalgo en miniature, pauvre comme on sait l'être en Espagne, fier comme un grand seigneur, passionné comme un poète, avec des yeux bleus d'enfant, naïfs et sévères. Paco qui fait des bijoux, des bas-reliefs, des céramiques, du goût le plus étrange et le plus simple, lui fit connaître Gauguin et son école, qui avaient exercé sur son talent, au point de vue décoratif, la plus curieuse influence, mais qui déconcertèrent Zuloaga plus qu'ils ne l'attirèrent. Que ce temps du symbolisme est loin maintenant, pour n'être pas séparé de nous par beaucoup d'années ! L'école de la déformation systématique ne pouvait convenir à notre peintre qui se rattache naturellement, par éducation et par prédilection, aux grandes traditions de sa race, non les traditions des académiques mais celle des indépendants, les Primitifs, le Greco et Velazquez. Je ne signale que pour mémoire ces fréquentations et ces tâtonnements qui nous entraîneraient vite dans des analyses d'esthétique assez déplacées ici. Dans ces petits groupes d'ailleurs, quelle que doive devenir la fortune des œuvres, il a été agité beaucoup d'idées très intéressantes, et qui ont eu leur utilité.

Il va sans dire que ces années de labeur et d'obscurité, et de recherches furent aussi, matériellement, un dur passage, heureusement adouci par quelques subsides secrets, envoyés par une mère qui n'a pu manifester à son fils qu'une soucieuse tendresse, sans avoir eu la récompense de le voir parvenu à la célébrité. L'artiste fit aussi partie, à un moment, d'une curieuse petite colonie espagnole, logée dans l'île Saint-Louis, et qui comprenait des écrivains, des peintres, entre autres M. Rusiñol qui est



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE LA DANSEUSE LOLITA

l'un et l'autre, et une belle et passionnante physionomie d'homme moderne. Pour être complet, on mentionnera aussi que Zuloaga

eut ensuite pendant quelque temps un atelier rue Duperré, où il montra à quelques amis des peintures qui commencèrent



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DU PICADOR « EL CORIANO »
A Madame Bulleau

à attirer l'attention sur lui et dont nous allons reparler bientôt.
Sur ces entrefaites, une excursion en Angleterre. A Londres il est introduit auprès de certains admirateurs de son père,

collectionneurs de ses damasquines, M. Oscar Browning, le collectionneur Morrison, etc. Là il se trouve à faire quatre ou cinq portraits, et avec les sommes que ces travaux lui rapportent,

le voilà parti pour Séville, laissant à Paris, cependant, un certain souvenir de son passage dans les sympathies de ceux qui ont la manie de ne pas aimer tout le monde et de pressentir les talents qui doivent s'emparer du public avant que le public ne s'en empare.

Il avait en effet, au Salon du Champs-de-Mars, exposé en 1893 deux peintures, un portrait de femme âgée, sa grand'mère, et le *Nain d'Eibar, Don Pedro*, reproduit dans la présente illustration. Ces deux envois avaient été remarqués par des critiques pour le dénombrement desquels les doigts de la main seraient un mode de numération très compliqué et superflu, mais qui résolurent de le suivre attentivement, et s'il continuait à bien faire, de le seconder de leur mieux. A ce moment-là aussi, don

Ignacio était entré en chaleureuse communication avec nous par l'intermédiaire du Greco, de qui il avait déniché de belles peintures, qu'il montrait plus volontiers que les siennes, et au culte de qui il s'efforçait d'amener, par de beaux et véhéments commentaires devant les photographies de l'Escorial et de Santo Thomé de Tolède, de nombreux prosélytes parmi nous, — apostolat qui n'était pas alors sans difficulté ni sans utilité, car il n'y a pas bien longtemps que le fougueux et grandiose maître était peu connu des uns et méconnu des autres.

Les peintures auxquelles nous faisons allusion à l'instant et exécutées pendant le séjour à Séville, constituaient cette série de l'*Espagne blanche* que l'on vit en 1894 chez Le Barc de Boutteville. Elles furent des plus remarquées. Dire qu'à ce moment on



Cliché G. Naya (Venise).

I. ZULOAGA. — DANSEUSES ESPAGNOLES

était encore à la notion d'une Espagne enfumée et boucanée à la façon des pseudo-Ribera et des vrais Ribot, ou d'une Espagne bariolée et criarde comme les chromolithographies des boîtes de cigares ou de raisins secs, et comme les tableaux de M. Worms qui fut chez nous un excellent homme, un peintre de genre à succès, et un grand vulgarisateur des idées les plus fausses qu'un pays puisse se faire sur un autre! C'était une révélation que ces grandes figures sveltes, d'une élégance robuste et un peu sauvage, vêtues de couleurs claires et unies, dans des attitudes simples, sans gestes conventionnels, vraies images de race, portraits de beaux êtres saisis dans leur allure inconsciente, non surveillée. Le métier, également très large, très peu compliqué, d'une belle

coulée, paraissait d'une réelle nouveauté. Depuis, le peintre fit de grands progrès en vigueur, en autorité, en mordant, mais dès lors il se posa. D'ailleurs quel que fût le succès de cette manifestation un peu importante, dans la célèbre et amusante boutique de la rue Le Peletier, l'artiste ne put vendre ses tableaux à aucun prix. Il n'eut du moins qu'un seul acheteur, le peintre Dannat, qui est non seulement un superbe maître, mais encore un homme du goût le plus impeccable et le plus raffiné. Il est des cas où le suffrage d'un seul vaut mieux pour l'artiste à ses débuts que l'engouement d'une foule et est un plus sûr gage d'avenir. Ceci en est un bon exemple.

Chronologiquement, il faut sauter trois ans avant de rencontrer



I. ZULOAGA. — COQUETTERIE DE GITANE
A M. Rothermundt, de Dresde

chez nous, c'est-à-dire en quelque lieu que ce soit, une occasion de remarquer Zuloaga, et cinq ans avant qu'il remporte une brillante et indiscutable victoire. C'est, en effet, en 1897 qu'il expose à la Société Nationale son portrait en costume de chasse, et en 1899 celui de *Daniel Zuloaga et ses filles*. Le premier de ces morceaux était une page grave et forte, d'un ton très soutenu, mais qui ne sentait point le renfermé des ateliers à éclairage artificiel. Le personnage était bien et vigoureusement campé. Toute la figure, le costume, les accessoires, tout cela

était savamment déduit. L'exécution était devenue singulièrement plus savante et plus nourrie. Puis, il y avait pour fond à ce portrait un si beau paysage, un paysage olive avec une route et un village roses, à la fois si âpre et si ductile, que ceux qui vraiment sentent l'Espagne d'autre manière que le touriste banal dont nous avons pris la liberté de nous railler, tressaillirent, humèrent l'air, et dirent : « Décidément cet homme-là nous donnera du nouveau. » Ils furent encore en petit nombre, et ce portrait passa sinon inaperçu, du moins un peu dédaigné. Il en fut autrement



I. ZULOAGA. — UN MOT PIQUANT

pour le *Daniel Zuloaga* que notre illustration n'aurait su manquer de reproduire. L'Andalouse, gravée page 22, est un des spécimens de la série de l'Espagne blanche, et elle indique, comme on peut le voir, un progrès marqué sur l'œuvre de début, le *Nain d'Eibar*. Mesurez de même le progrès accompli d'elle au portrait de Daniel. Les personnages avaient une puissance en quelque sorte sculpturale; leur expression, leur type, étaient observés et tranchés avec une décision singulière et peints avec une espèce de farouche joie. Cette harmonie en noir des costumes et bleu intense du ciel, par grands partis très simples, ne rappelaient rien de déjà vu. Les deux jeunes filles s'animaient d'une vie d'autant plus inédite pour nous qu'elle était d'une authenticité profonde : l'effet caressant et violent de la poudre de riz sur les carnations brunes; la candeur hardie du sourire et comme un bonheur de vivre, tout jusqu'à la façon de marcher, d'être campées sur les jambes et sur les hanches, tout cela était non plus une révélation, mais une affirmation. L'œuvre fut acquise, malgré les discussions qui étaient à prévoir, pour le musée du

Luxembourg, où elle demeure comme un des plus importants spécimens que nous ayons des écoles étrangères.

* * *

L'envers des succès est dans l'histoire des artistes un chapitre d'une variété et d'un imprévu inépuisables. Pendant que chez nous la réputation de Zuloaga grandissait et se faisait pour ainsi dire toute seule, et que nous avions le loisir de supposer que dans les longs intervalles de ses rares et brèves apparitions à Paris, ce chasseur à la noble et haute mine, menait au delà des monts une vie seigneuriale, voici comment il employait son temps.

Comme à part le tableau de Dannat et celui du Luxembourg il ne vendit pas, pendant toute cette période, de peinture à Paris, ce n'était pas pour en vendre en Espagne. D'abord en Espagne, il ne pouvait même pas exposer. Les œuvres qui auraient pu être reçues par erreur auraient été l'objet des risées. Sauf à Barcelone où plus tard il a été regardé avec attention et

où il a recueilli des partisans, ses peintures sont encore dans son pays l'objet des sourires ou des hostilités. Le moment n'est pas encore venu ; on peut donc juger s'il était vraisemblable que ce moment vint jamais à l'époque où le peintre était totalement inconnu.

Il faut vivre, quand on veut peindre, même lorsqu'on ne

peut pas peindre pour vivre. Zuloaga cherche à se tirer de ce dilemme par toute sorte de moyens durant son séjour en Andalousie. Il s'y connaissait fort bien en œuvres et en objets d'art ancien ; il fit à Séville besogne d'expert, et cela le soutint pendant quelque temps. L'expertise a vite donné le bout de son rouleau ; alors l'expert devient employé, agent comptable dans les mines.



Cliché Durand-Ruel & fils, éditeurs.

I. ZULOAGA. — LE BALCON

Mais les écritures, décidément, ne sont pas son fait, et il aurait plus tôt brossé une figure grandeur naturelle que vaincu les difficultés d'une addition. Il faut encore renoncer à ce métier-là. Ou plutôt, c'est le métier qui, avec éclat, renonce à lui.

Franchement verriez-vous, en le regardant si superficiellement que ce soit, ce grand garçon à la fière et sévère physionomie

s'éterniser dans des opérations de boutique ou des besognes de pupitre ? Je sais bien qu'on rencontre là-bas plus d'un commis à dégaîne de capitan, et d'inoffensifs bourgeois qui semblent d'authentiques conquistadors parfaitement conservés. Mais examinez avec plus d'attention, puisque vous en avez ici l'occasion, l'expression de vaillance froide, de détermination raisonnée

quidonne à ce long, mais plein visage, un accent si rare d'initiative et de réussite; notez encore le point de malice qui aiguise ce regard grave et qui est toute prête à pétiller. Tout à l'heure, à la pensée de quelque belle prouesse de peinture ou d'aventure

à accomplir, le visage s'illuminera d'un rire généreux, la voix rude et chaude sonnera. Toute une gaieté spéciale, tout un entrain fait en partie de volonté, en partie de chimères, l'une portant les autres. L'expédition du bon hidalgo de la Manche contre les



Cliché J.-M. Coëllas, Paris.

I. ZULOAGA. — GITANE
A. M. Henry Marcel, de Paris

moulins à vent était chose parfaitement réalisable, sauf quelques malices des circonstances, qu'en principe il faut tenir pour négligeables.

C'est pourquoi, à un moment, et non le moins pénible de ces années héroïques, Zuloaga trouva soudain sa voie, et de la plus remarquable façon. Il réserva pour plus tard la plus utopique

de ses entreprises, celle de conquérir la gloire auprès de ses compatriotes par le moyen de sa peinture, et il enleva leurs suffrages haut la main par sa façon de combattre les taureaux.

Pendant trois années environ, Ignacio suivit les corridas non point en qualité de spectateur. Cela s'explique par ce fait incontestable que les courses sont pour un peintre, en Espagne,

la plus belle leçon, le plus beau répertoire de mouvements, de couleurs, de formes et d'expression qui se puisse trouver. Zuloaga fut entraîné par sa nature de peintre, à voir tout cela du plus près possible, et il n'y avait pas le choix des moyens. Il n'était naguère entré à aucune école des Beaux-Arts, n'avait suivi les cours de nulle Académie : il n'échappa pas au Conser-

vatoire de tauromachie de Séville, et il fut un des élèves préférés de Carmona qui lui prédit le plus brillant avenir. Et le jeune spada, confiant dans cette prophétie d'un maître, s'appliqua de son mieux à ne la pas faire mentir. Il remporta des succès. Il a, ce qui est déjà un chiffre respectable, la mort de dix-huit taureaux sur la conscience. Le dix-huitième le blessa.



I. ZULOAGA. — MADAME LOUISE

De cette blessure la sollicitude alarmée de Madame Zuloaga mère prit prétexte pour intervenir avec des larmes. Elle fit jurer à son fils de renoncer à la tauromachie. Ignacio, qui est demeuré d'autant plus volontiers esclave de ce serment qu'il avait tiré de son passage parmi les toreros tout ce qu'il voulait en retirer, se

rendit alors à Ségovie, Ségovie, l'antique et l'admirable, où l'on trouve à foison des types, des monuments, des paysages, une vie magnifique, rugueuse et dorée, les jardins et les monts de la Granja; Ségovie où l'on est superstitieux, ou amoureux, et la plupart du temps les deux à la fois; où l'on pourrait encore



I. ZULOAGA. — BUVEURS A SÉGOVIE

acquérir pour un ou deux milliers d'écus quelque merveilleuse église romane presque pas en ruine; où l'on rencontre à deux pas d'ascétismes qui pourraient encore être peints par un Zurbaran ou sculptés par un Alonso Cano, des coins d'incandescence éro-

tique comme cette *Calle del Amor*, cette « Rue de l'Amour », qui est reproduite en une de nos gravures.

C'est là que Zuloaga, dédaigné du commerce, méprisé des connaisseurs espagnols, arraché à la gloire des Espartero et des

Lagartijo, mais rendu à l'art après quelque détour, peignit le portrait de *Daniel avec ses deux filles*.

Ne croyez pas cependant que pour avoir été non seulement mouvementée, mais réellement éprouvée, cette vie n'ait pas eu ses ivresses. Ne croyez pas non plus que si les mains du peintre, un moment découragées, s'inoccupèrent, ses regards et son esprit manquèrent de pâture. En un mot, ne pensez pas que ce circuit n'a pas été, à tout prendre, profitable à l'artiste proprement dit.

Il serait même bon que le peintre, pour ne pas devenir simplement une sorte de manœuvre supérieur, d'artisan privilégié assez injustement, prit ainsi profondément contact avec l'humanité qu'il sera chargé de peindre. Soyez convaincus que si Zuloaga peint avec autant de force et de vérité un torero, une femme, un paysan, des gitanes, dans leur expression, dans leur costume, dans leur acabit, que s'il en fait, en un mot, des êtres vivants, et non des mannequins qui posent, c'est que pendant un certain temps, il les a vécus lui-même sans les peindre. Il a pu comprendre leurs ressorts, pénétrer leur essence même, par cette constante et intime fréquentation avec eux sans autre but déterminé que de les sentir vivre et de se sentir vivre à leur contact. Et s'il les peint si bien aujourd'hui, c'est parce qu'il est

demeuré un temps sans les peindre. Et il a vu bien d'autres êtres encore qu'il n'a pas eu jusqu'à ce moment-ci l'occasion, ou le loisir, ou la possibilité de nous raconter, des êtres inouis, qui ne sont même pas du domaine romanesque tant ils sont en dehors de la vie normale ou que nous croyons telle. Il a fait tout cela « pour rien, pour le plaisir » ce qui est encore la meilleure, la plus intense, et au demeurant la plus sage méthode.

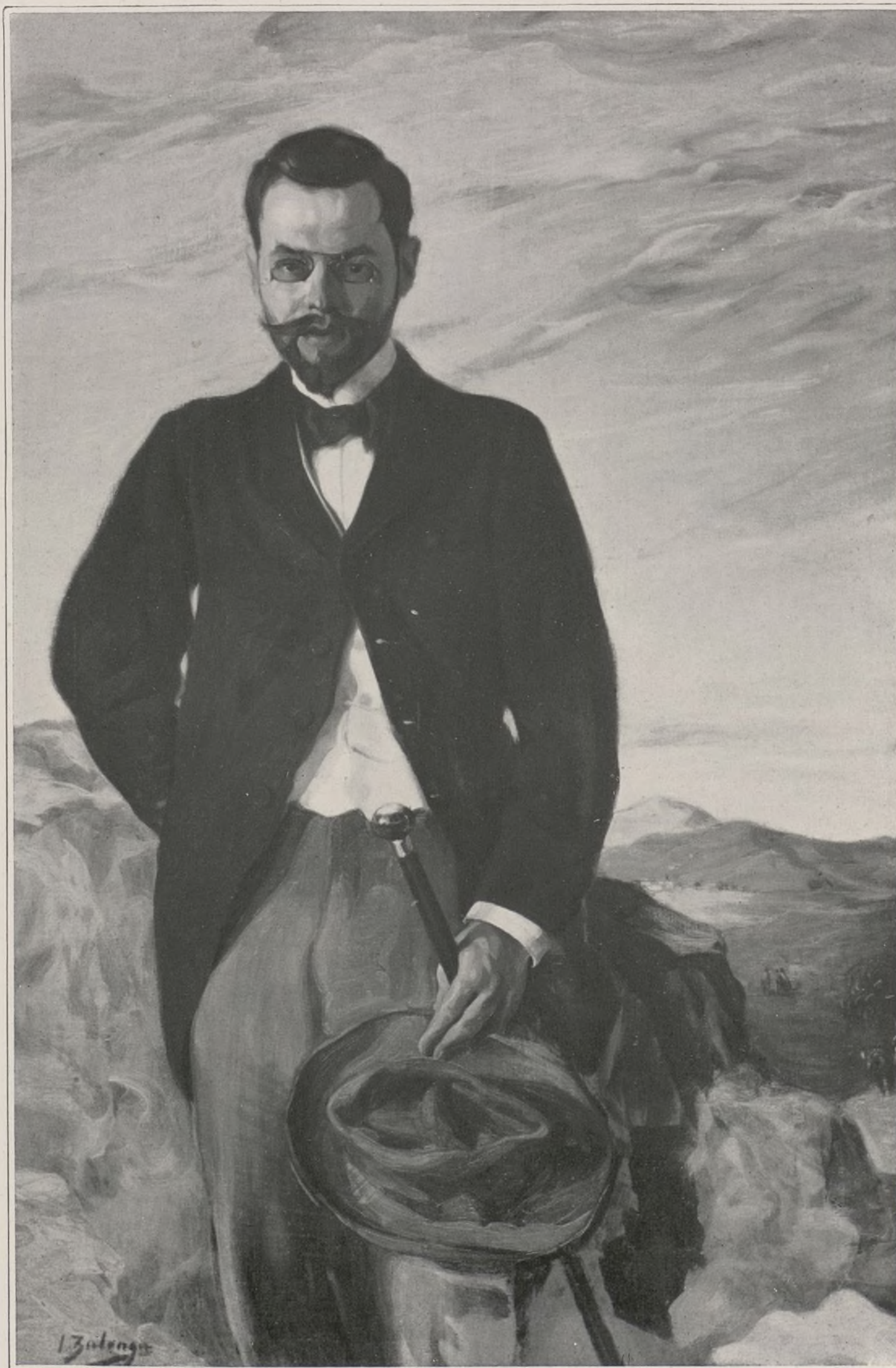
Il a vécu la vie des gitans dans la Triana, à Séville, s'habillant comme eux, s'entretenant, buvant et mangeant avec eux, parfois investi du réciproque honneur d'être témoin à un de leurs mariages ou à un de leurs baptêmes, assistant aux extraordinaires et hiératiques constatations de virginités des uns, aux fastueuses réjouissances des autres. L'admirable gitane du Salon de cette année, tout étincelante d'animalité, avec ses grands yeux luisants, ses dents fulgurantes, son épiderme mordoré, ses cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau ou les bandeaux de la Péruvienne, ce n'est pas un modèle rencontré au hasard et bâclé à tant la séance. Cette aguichante et merveilleusement laide petite guenuche du tableau intitulé *Un mot piquant* n'aurait pas été rencontrée par un homme qui irait à la découverte sans connaître les dessous les plus instinctifs, comme il connaît, pour les faire chatoyer en d'autres œuvres, les gratins les plus aristocratiques et les grâces les mieux affînées.

Il a pu connaître l'âme des ouvriers, et celle des paysans, et celle des poètes, et celle des nains, et ce qui est cependant moins vraisemblable, celle des femmes. Il a parcouru les montagnes et les vallées avec les muletiers, fait les vendanges avec les vignerons de la Rioja. Cela ne saurait être considéré comme le fait d'un oisif ou d'un mièvre.

Enfin, que dire, il a vu Anso et las Batuecas !

Anso est un village d'Aragon où les mœurs et les costumes du xvi^e siècle se sont conservés intacts et où règnent d'étonnantes superstitions. Les gens s'y habillent d'un épais drap vert qu'ils teignent eux-mêmes, les hommes y sont coiffés bizarrement et les femmes, pour travailler dans les champs, y portent la vaste collerette, la « fraise », comme il y a quatre cents ans. On y cuit le pain tous les vingt-cinq jours, des pains d'un mètre qu'à la fin on taille à coups de hache. Le voyageur trouve à s'y coucher, à la condition d'apporter avec lui un hamac. S'il est malade, ainsi que le tomba Zuloaga chez la *bruja*, la sorcière, chez laquelle il habitait, le plus proche médecin est à seize heures de marche et le plus voisin droguiste à huit. Zuloaga, qui est brave, finit par avoir peur de sa *bruja*. Il resta quarante jours pourtant dans ce pittoresque enfer.

Las Batuecas est un autre village, sur la frontière du Portugal, qui contient presque autant de bandits que d'habitants, les autres étant des goitreux. Comme à Anso on y parle une langue qui n'a rien de commun avec l'espagnol, ni même avec quelque autre idiome. Cette population est la digne descendance des moines par trop fornicateurs et damnables qu'on envoyait là en expiation de leurs péchés. Cependant elle a le respect pour l'autorité, car lorsque par hasard un *guardia civil*,



Cliché T. Sordani, Paris.

I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE M. TCHOUKINE



I. ZULOAGA. — TENTATION



I. ZULOAGA. — L'ATTENTE

l'équivalent de notre gendarme, fait par là une ronde, ce qui arrive à des époques infiniment peu rapprochées, on se préci-

pite pour lui baiser la main et lui demander sa bénédiction, croyant avoir affaire à quelque évêque en tournée pastorale.



Cliché J. Coñellos, Paris.

I. ZULOAGA. — LA NAINE DOÑA MERCEDES
Au Musée du Luxembourg

Pour mieux faire comprendre Ignacio Zuloaga, j'ai fait, comme lui-même, un certain détour, mais je ne crois pas que nous ayons perdu de vue ce robuste talent et attrayant caractère, pas plus que lui-même, au cours de ses pérégrinations et de ses

luttons ne perdît de vue son art, même dans les moments où il en espérait le moins de faveurs.

On ne peut point dire que ces faveurs aient été longues à venir puisque l'artiste est jeune, mais sa vie a été si bien remplie



Cité Alexandre.

I. ZULOAGA. — LA VEILLE DE LA COURSE DE TAUREAUX
Au Musée de Bruxelles

de travail, d'observation et de passion, et le succès pendant plus de dix ans d'efforts s'est si opiniâtrément, si rageusement refusé à se laisser entrevoir, que les épreuves ont été ici en intensité ce qu'elles sont pour d'autres carrières en durée.

Un fait le prouvera mieux encore. Zuloaga avait présenté pour l'exposition de 1900 son grand tableau, *la Veille de la Course de taureaux*, dont un fragment figure sur la couverture et qui est reproduit dans son entier au cours de ce numéro. L'œuvre est de tout premier ordre. Elle représente la visite que font les aficionados dans un village voisin de Séville, nommé Alcala de Guadaira, aux sujets qui doivent courir le lendemain. La variété des attitudes, la beauté et la véracité des types en dehors de toute banalité, le paysage si réussi et si séduisant, la grande impression d'atmosphère qui règne dans toute cette composition en faisaient certainement une page qui devait jeter sur la section



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE M^{lle} ALICE D...

espagnole des beaux-arts un éclat des plus vifs. Les compatriotes du peintre qui formaient le jury la refusèrent ! Est-ce inexplicable ? Que non pas lorsqu'on se rappelle la qualité moyenne de la section, et lorsqu'on songe que c'est, entre le parti académique qui prime encore en Espagne tout le monde des arts et Ignacio Zuloaga, une guerre acharnée, que celui-ci n'a nullement cherchée, qu'il ne soutient uniquement que par ses œuvres, tandis que ses adversaires la livraient comme on le voit par l'action.

Le coup fut des plus durs, car l'occasion était manquée pour le peintre de remporter enfin son plus grand succès, devant le plus formidable public qui fut jamais. C'était encore l'avenir qui s'obscurcissait, l'impossibilité d'une sanction quelconque, le terrain même qui manquait sous les pas.

Il n'y a que quatre ans de cela. Mais presque aussitôt l'espoir revint à l'heure la plus désespérée. Le tableau refusé était



I. ZULOAGA. — GITANE ET ANDALOUSE

acquis dans l'année même par le musée de Bruxelles, tandis que le Luxembourg achetait le grand portrait que l'on sait. Deux ans après, les tableaux que Zuloaga avait exécutés dans l'intervalle trouvaient à Dresde un accueil enthousiaste. Puis à



I. ZULOAGA. — AVANT LA PROMENADE
Au Commerzienrath (Berlin)

Vienne, à Berlin, à Francfort, mêmes succès, même consécration. *L'Actrice Consuelo*, notre gravure de la première page, est au musée de Brême; *Avant la Promenade* est à Berlin, le *Poète Miguel* est à Vienne, etc. Barcelone, du moins, possède une œuvre importante. A vrai dire depuis Munich jusqu'à Bruxelles, et depuis Paris jusqu'à Venise, tous les grands musées ont quelque morceau qui vient, par sa belle tenue, protester contre le verdict de 1899 et contre l'idée fausse que peuvent se faire encore des compatriotes qui s'honoreront d'autant plus qu'ils changeront plus vite d'opinion.

On conçoit d'ailleurs aisément que des œuvres aussi tranchées et une personnalité aussi entière que celles-ci ne s'imposent pas sans discussion. Le débat qui s'engage autour d'elles est un indice de leur valeur et souvent un gage de leur durée. Il s'en faut qu'à Paris même, où Zuloaga comptait ses premiers et ses plus chauds partisans, et où il envoie à presque chaque Salon des œuvres aussi considérables que le tableau en rouge majeur de la *Promenade après la Course de taureaux*, ou que les trois entraînantes études de mœurs de cette année, il ne se rencontre des résistances. Elles sont à souhaiter bien qu'on les regrette, car elles ne doivent être redoutées que pour les artistes prêts à faire des concessions. Or, ce qui domine dans le caractère de Zuloaga, c'est une indomptable volonté et une sorte de fougue à froid qui sont en même temps la marque distinctive

de son talent. Ces grandes pages de la vie espagnole sont en effet des entreprises ardentes dont la réalisation a lieu en plein calme et en pleine autopsession.

C'est même en cela qu'il faut chercher la réponse à une erreur assez commune chez nous relativement à l'appréciation du talent de Zuloaga et que nous souhaiterions ne pas voir s'accréditer. Les mieux accrédités et les plus sagaces ont, dans une intention d'éloge, prononcé, à propos des trois tableaux de 1903, *Un Mot piquant*, *le Départ pour la Course*, *Gitane et Andalouse*, le nom de Goya. Nous ne trouvons point d'assimilation possible entre les deux peintres, sinon, chez les deux, un puissant accent de race, une saveur de terroir des plus intenses. Mais il y a quantité de façons d'être énergiquement de la même race. Rembrandt et Van der Meer de Delft sont Hollandais comme la Hollande, Delacroix et Corot sont merveilleusement Français. Le sont-ils de la même manière? Trouver des analogies entre Goya et Zuloaga revient à constater qu'ils sont Espagnols. Les différences, d'autre part, abondent. Différences de tonalité : Goya, en grande partie, est noir et blanc, et quelques-unes de ses plus saisissantes œuvres sont presque de pures grisailles avec de violents rehauts; lorsqu'il colorie, il bariole; Zuloaga, au contraire, est puissamment teinté, il a des rouges vineux, des bruns tannés, des jaunes paille, des verts d'olive,



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DU NAIN DON PEDRO

tantôt clairs, tantôt sombres, qui n'appartiennent qu'à lui, et lorsque le noir intervient, il joue plutôt le rôle d'une couleur que d'une base. Différences de tempérament : Zuloaga n'abandonne rien au hasard dans son exécution, qui est pleine de largeur, mais toujours châtiée; tandis que Goya, dans la peinture même, apporte des nervosités et des laisser-aller d'aquafortiste.



Cette Alexandre.

I. ZULOAGA. — UNE COURSE DANS MON VILLAGE
A M. le Comte Lanckorowski (Vienne)

De plus, Goya, en présence de ses modèles, se passionne, s'irrite, s'amuse, s'affole merveilleusement; mais Zuloaga laisse ces émotions l'agiter en tant qu'homme avant de peindre, mais le peintre, le pinceau à la main, ne veut plus que retrouver avec flegme, et techniquement, les griseries précédemment subies. Enfin, pour ne pas prolonger outre mesure ce parallèle que l'on pourrait pousser jusque dans la mentalité et dans le choix des sujets, il convient de remarquer que les relations de parenté sont également d'un autre ordre. Les véritables descendants de Goya, dans l'Espagne moderne, sont Fortuny et son école, qui, sans lui peut-être, n'auraient pas existé sous cette forme. Zuloaga, au contraire, par la simplicité et la sincérité, se réclame beaucoup plus directement, pour laisser Velazquez à part, des Carreño, des Bautista del Mazo et autres grands logiciens de la peinture de ce genre.

Ceux-ci peignaient les grands personnages de leur temps. Faute de cette clientèle, Zuloaga s'est voué à représenter la société même du sien, et, à tout prendre, la société est un autrement grand et redoutable personnage, de nos jours. Les femmes tiennent une grande place dans son œuvre; cela est tout naturel; d'abord elles n'ont jamais plus occupé le monde qu'à notre époque; puis, en Europe, la femme, c'est plus de la moitié de la physionomie et de la vie même du pays. La riche diversité que présente, à ce point de vue, l'œuvre déjà accomplie d'Ignacio! Rien que dans les deux grands tableaux de réunions de femmes parées en vue du spectacle national, ainsi que dans les diverses « loges »

ou groupements au balcon, l'on peut étudier dans leur âpre grâce une quantité de types, depuis la Madrilène jusqu'à l'Andalouse, qui n'avaient jamais été racontés ainsi, sans laideur, mais sans fadeur, deux écueils extrêmes que la peinture évite difficilement. Ce sont de beaux êtres en liberté, cambrés, cabrés, campés, joyeux de vivre, comiquement sérieux ou riant de façon inquiétante, mais toujours, de la part du peintre, avec une mesure extrême dans l'ironie et dans le drame, l'impression cau-

sée étant d'autant plus profonde et vive sur nous, car c'est la vie, encore une fois, qui est ainsi concentrée et s'épand, pour le spectateur, avec un assez sauvage bouquet. Depuis les simplement parfumées, comme ces belles créatures mondaines ou artistiques, comme la *Danseuse Lolita*, ou l'*Actrice Consuelo*, ou l'*Actrice Gitane*, jusqu'aux effroyablement pimentées, comme les imposantes rôdeuses de la *Calle del Amor*, comme la simiesque rieuse du *Requiebro* (le « mot piquant »), avec ses gencives avivées et ses dents de petite bête de proie, toutes composent une histoire naturelle faite autant pour donner à penser aux amateurs d'humanité que pour procurer des joies aux amateurs de peinture. Types populaires aussi, tels que ces *Buveurs de Ségovie* ou le *Picador*, dont l'esprit et le visage sont coriaces comme une vieille peau de cheval, ou ce vieux paysan à mine de satire que l'on a cru à tort décroché du célèbre tableau de *Los Borachos*, mais qui appartient toujours à tout peintre qui voudra s'enservir, pour la bonne raison qu'il se promène encore à foison dans les campagnes de



I. ZULOAGA. — LE POÈTE DON MIGUEL
A M. le Comte Lanckorowski (Vienne)

Castille. Mais je n'en finirais point de vous résumer et de vous redécrire toute cette fourmillante troupe qui va d'année en année se grossissant, et je suis convaincu, bien mieux que le lecteur, qu'il est préférable pour lui d'en regarder ici de belles reproductions plutôt que d'en subir de médiocres commentaires.

Il vaut mieux poser encore une touche du portrait que je n'aurais garde d'oublier, tant elle complète et éclaire encore cette jeune et magistrale physionomie. Avec le succès sont venues, en ces dernières années, des ressources que l'exilé

volontaire à Montmartre n'aurait jamais pensé entrevoir jadis. Ces ressources, Zuloaga les a consacrées, avec la même passion impétueuse et sûre qu'il mettait un moment à défier et à étranguer le taureau, à recueillir une admirable collection de peintures et de sculptures de l'École espagnole. Il a fait construire, pour la contenir, à Eibar, une galerie adjoignant l'antique domaine paternel. C'est là qu'il s'entretient en ferveur d'art et joie de peindre, parmi des primitifs conquis dans des expéditions heureuses, et plus de douze Greco et pas mal de Goya, et des sculptures de Montañez de Roldan, d'Alonso Cano,



I. ZULOAGA. — PRÉPARATIFS POUR LA COURSE DE TAUREAUX

en tout un princier ensemble de près de trois cents œuvres sauvées de l'indifférence ou découvertes dans des antres inconnus, dans cette extraordinaire Espagne où tout existe, mais où tout se cache, et du sol et des murailles de laquelle les sortilèges de toutes les *brujas* d'Anto ne seraient pas de trop pour arracher ses secrets.

Cela n'achève-t-il pas à souhait de peindre notre peintre ? Il rend joyeusement à la peinture la fortune que la peinture lui apporte, et il continue son œuvre qui est déjà superbe, et qui, de ce train, pourrait un jour prendre place parmi les plus grandes. Car ce n'est qu'un premier chapitre que nous venons d'écrire

là. Déjà un autre chapitre commence avec la grande série des *Vendanges de Rioja*, qu'il nous tarde de voir, car elle doit retracer toutes les merveilles luxuriantes d'une population ivre une fois par an et les augustes fureurs que suscite l'or des raisins en ébullition dans les cuves. Que d'autres pages à ajouter encore ! Soit que Zuloaga demeure un grand réaliste et un saisissant historien d'une race qu'il n'est pas paradoxal de dire mal connue, soit qu'il devienne un grand visionnaire, on peut beaucoup attendre de lui, puisqu'il a beaucoup donné déjà et que nous l'avons étudié capable de tant de volonté alliée à tant d'ardeur.

ARSÈNE ALEXANDRE.